

COMPRENDRE LA VIOLENCE AU CONGO-KINSHASA. UN OUVRAGE DE JASON K. STEARNS

Gauthier de Villers

Jason Stearns occupe une place reconnue dans le domaine de la recherche et de l'expertise sur la période des guerres régionales et civiles ouverte en 1996 en République démocratique du Congo. C'est en 2001 que commence sa carrière congolaise. Après avoir travaillé à Bukavu avec Héritiers de la Justice, une ONG locale se consacrant à la défense des droits de l'homme, il a eu des engagements dans le cadre de la Mission des Nations unies au Congo et dans celui d'International Crisis Group, l'influente ONG qui a pour objet l'analyse des situations de conflit en vue de recommander des politiques de prévention et de pacification. Il a créé un site de qualité *Congo Siassa*, sur lequel il diffuse ses analyses concernant l'actualité congolaise et celles d'autres contributeurs, et les soumet à la discussion des internautes. Il finalise aujourd'hui un Ph. D. en sciences politiques à la Yale University. Le présent article est consacré à son premier ouvrage, récemment paru (Stearns 2011).

1. L'originalité d'une démarche

Le titre de l'ouvrage *Dancing in the Glory of Monsters* est inspiré de propos tenus par Laurent Désiré Kabila le 19 novembre 1997, quelques mois après sa prise de pouvoir. Interpellant ceux qui, du fait du rétablissement du nom Congo, devenaient des ex-Zaïrois, le nouveau président avait alors déclaré : « Qui n'a pas été mobutiste dans ce pays ? Il n'y a que nous qui avons résisté contre ce mal. Les trois quarts du pays y sont passés. On vous a vus danser à la gloire du monstre¹. »

On peut trouver dans le titre choisi par Stearns comme un écho à celui que Lieve Joris avait donné au récit de ses voyages au Congo dans les années 1997 et 1998, *Danse du léopard* (Joris 1998). Le léopard ayant été le totem du maréchal Mobutu, Lieve Joris évoquait par son titre les derniers soubresauts de l'animal mortellement blessé et les convulsions de la société

¹ Ces propos sont reproduits, comme le signale Stearns, dans de Villers et Willame (1998 : 85).

arrachée à ses griffes. Jason Stearns, par le sien, donne à entendre que la société congolaise, une quinzaine d'années après la chute de Mobutu, malgré la fin du « cycle du léopard² », est toujours sous l'emprise d'un pouvoir au caractère maléfique. On verra l'importance décisive qu'il confère à la nature du « système politique », pour expliquer un état du Congo livré à « la guerre de tous contre tous ».

Le récit de voyage de Lieve Joris est tissé de rencontres diverses (personnalités du mobutisme et du nouveau régime, jeunes recrues de l'« armée de libération », artistes-peintres et intellectuels, gens des rues et de la brousse). L'auteure ne traite pas les personnages de son livre en témoins devant lesquels elle s'effacerait, mais noue avec eux des relations et de vrais dialogues. Un politologue, grand spécialiste de l'Afrique centrale, lui écrira : « Je pense que ton bouquin est la meilleure description “phénoménologique” du Congo contemporain. Cela donne de la chair aux travaux de science politique³. »

L'ouvrage de Stearns, tout en étant l'exposé des résultats d'une démarche d'enquête et non un récit de voyage, présente la même vertu. Se fixant l'objectif « de voir le conflit [congolais] à travers les yeux de ses protagonistes » (p. 6), son auteur accorde une grande place et une importance majeure aux récits que lui ont faits certains de ces protagonistes, il fait état de ses observations et réactions à l'occasion de ses rencontres, décrit les lieux où elles se sont déroulées, ou encore ceux où se sont passés les événements relatés. Comme Lieve Joris, il a le souci de développer une relation personnelle avec les acteurs/témoins qu'il fait parler. Il évoque les liens d'amitié qu'il a ainsi créés, une amitié qui, plusieurs fois, vient se heurter, on le verra, à ce qu'il apprend, grâce à eux-mêmes ou à d'autres sources, de comportements et actions de ses interlocuteurs. Comme celui de Lieve Joris encore, son ouvrage a une grande qualité littéraire et emprunte à certains égards au genre de la fiction. Il ne cite pas longuement les propos mêmes des acteurs dont il relate les faits et gestes, mais, à partir de leurs propos, en les complétant ou les

² Je fais allusion au documentaire *Le Cycle du serpent* réalisé en 1992 par le cinéaste Thierry Michel avec la collaboration d'Aubert Mukendi. En ce début de la première période de transition congolaise, le despote contesté et chancelant, mais recourant pour survivre à la ruse et à la tromperie, avait perdu les attributs du léopard, et était associé, dans la presse, et dans le discours populaire, au serpent. Poursuivant le jeu des métaphores animalières, on pourrait dire que Laurent Désiré Kabila a placé son court règne sous le signe du lion, l'animal totem des rébellions des années soixante dont il fut l'un des leaders, et que, après son assassinat, avec les manipulations du discours et des procédures de la « bonne gouvernance » et de la démocratie représentative, s'est ouvert (quoique sous des formes plus complexes que le précédent) un nouveau cycle du serpent...

³ Il a été fait état de cette lettre lors d'une présentation du livre à Bruxelles, en présence de l'auteure. Je ne donne pas le nom du politologue parce qu'il s'agissait d'une correspondance privée.

enrichissant par d'autres sources, en puisant dans sa connaissance du pays, en faisant quelque appel – pour dépeindre le décor et l'atmosphère – à son imagination, il construit des récits colorés et vivants qui, parfois, visent plus à la vraisemblance qu'à la véracité factuelle.

Dans plusieurs chapitres ou sections de chapitre, c'est l'histoire de l'un ou l'autre acteur historique (majeur ou plus modeste) qui lui sert de fil conducteur ou d'illustration privilégiée, pour la relation d'un événement ou la description d'une situation. Ainsi, dans le chapitre consacré à l'« héritage du génocide » rwandais, il se réfère, tout au long d'une analyse étayée par des lectures, à la trajectoire et au discours d'un officier supérieur du régime Habyarimana, Paul Rwarakabije. Celui-ci, après avoir combattu le nouveau pouvoir rwandais en tant que commandant de la rébellion hutu implantée au Congo, a choisi de rallier le régime Kagame qui a fait de lui un général-major. Le chapitre portant sur la fuite des réfugiés hutu pourchassés à travers le Congo par l'armée rwandaise et l'AFDL, l'Alliance rebelle congolaise, est nourri et en bonne partie inspiré par le témoignage de l'un de ces réfugiés, Béatrice Umutesi (2000)⁴. Celui concernant la question des Banyamulenge est dans une large mesure construit autour de la mémoire et des points de vue de l'un d'entre eux, Benjamin Serukiza, qui fut premier vice-gouverneur du Sud-Kivu sous le règne de l'AFDL. Des récits comme ceux ayant pour objet des massacres commis par l'un ou l'autre des belligérants, la débâcle de l'armée zaïroise en 1996-1997, le déclenchement de la guerre de 1998 à Kinshasa, etc. reposent de manière privilégiée sur des témoignages directement recueillis par l'auteur. Et, derniers exemples, c'est par le portrait de Wamba dia Wamba, premier président du Rassemblement congolais pour la démocratie, et par celui de Jean-Pierre Bemba, président du Mouvement de libération du Congo, que Stearns aborde l'analyse des deux grandes rébellions déclenchées en 1998, et c'est sur le portrait de ces deux personnalités singulières qu'il fonde sa description de ces mouvements rebelles.

L'intérêt des témoignages recueillis, la profondeur de la relation que l'auteur entretient avec les acteurs et la perception sensible des événements que cela lui permet, aussi l'efficacité de son écriture, le caractère vivant et prenant de ses récits, sont des qualités majeures de l'ouvrage relevées dans plusieurs comptes rendus. Nicholas Van de Walle souligne dans *Foreign Affairs* (mai-juin 2011) que le mérite de Stearns est le « judicieux mélange d'empathie et de distance » dont il fait preuve dans la relation de ses rencontres et le récit des événements. Andrew Mc Gregor écrit dans *The Economist* (28/4/2011) : « M. Stearns n'est pas une autorité scientifique (*a scholar*) sur l'Afrique centrale à la manière de René Lemarchand et de Gérard Prunier. Mais il est

⁴ Stearns se réfère à cet ouvrage, mais aussi à des entretiens qu'il a eus avec l'auteur.

probablement celui qui y a le plus voyagé⁵ et l'observateur de la guerre qui a frappé cette région le plus minutieux et le mieux doté d'empathie. » Citons encore Harry Verhoeven (*African Arguments*, 2/8/2011) qui, avant de se livrer à des observations critiques sur lesquelles je reviendrai, loue Stearns pour avoir réussi à traiter son objet « d'une manière réellement captivante », ainsi que pour avoir « donné vie à une histoire très complexe en mettant en rapport (*balancing*) des légendes colportées dans les villes congolaises, avec une analyse historique et la discussion de la manière dont des leaders régionaux aussi bien que des chefs de village perçoivent la réalité ». Verhoeven précise le sens de cette appréciation en observant que, dans le contexte congolais, établir la véracité d'un fait n'est peut-être pas la chose la plus importante : « [Laurent Désiré] Kabila peut avoir ou ne pas avoir enfermé des millions de dollars en cash dans une toilette exigüe de son bureau [selon une rumeur que rapporte Stearns – page 176] ; ce qui importe réellement, c'est ce que dit cette histoire (son *deeper message*) sur la paranoïa du *Mzee*, sur l'obsession congolaise des fortunes cachées, sur le style chaotique de gouvernement de l'AFDL. » À propos de cette question de la recherche d'une vérité factuelle, Stearns lui-même, au terme d'un examen de différentes hypothèses concernant l'assassinat de Laurent Désiré Kabila, observe que le chercheur est au Congo victime d'« un tissu de rumeurs et d'allégations, comme si le pays lui-même était le matériau (*stuff*) d'une fiction postmoderne » (p. 282).

2. Dr Jekyll et Mr Hyde

On se rappelle le célèbre roman de Robert Louis Stevenson, *L'Étrange Cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde*, où le Dr Jekyll, un homme de bonnes mœurs et réputation, devient par moments Mr Hyde, un personnage dépourvu de toute conscience, qui violente une jeune fille, commet un crime...

Le leitmotiv de l'ouvrage de Stearns est le constat d'une forme de dédoublement de personnalité chez les acteurs de l'histoire congolaise, et l'interrogation sur ce qui permet de l'expliquer et de la comprendre.

Dès l'introduction, il évoque l'exemple d'un commandant tutsi congolais qui a combattu pour différents groupes armés. Il le rencontre une douzaine de fois, il noue avec lui un rapport d'amitié, il fait la connaissance de sa femme et de ses enfants. Finalement, lors de l'un de leurs derniers entretiens, « Papy » (un surnom) lui révèle qu'au service d'une escouade rwandaise il a, en 1997, participé à l'élimination de « dissidents », c'est-à-dire de réfugiés hutu. « Papy, rapporte Stearns, a pu tuer par jour jusqu'à une centaine de ces “dissidents” – parmi lesquels parfois des vieilles femmes et de jeunes

⁵ Précisons que ceci n'est sans doute vrai que pour la période récente, sur laquelle porte l'ouvrage.

enfants –, usant habituellement d'une corde pour écraser leur trachée et les étrangler⁶ » (pp. 9-10).

D'autres rencontres suscitent des interrogations moins dramatiques et bouleversantes, mais néanmoins perturbantes. Certaines personnalités politiques qu'il approche avec sympathie ne sont pas accusées de crimes de sang, mais ont ou ont eu des comportements qu'il ne peut que juger profondément répréhensibles et socialement irresponsables.

Prenons l'exemple de Katumba Mwanke, l'un des plus influents conseillers de Joseph Kabila. Stearns écrit à propos des contacts qu'il a eus avec lui : « Il était difficile de ne pas l'apprécier : il était concis (*short*), sans prétention, et courtois (*polite*). » Mais il enchaîne en confirmant ce qui a été souvent dit du rôle clef joué par Katumba dans la conclusion de plusieurs grands contrats « allant à l'encontre de tous les principes internationaux définissant les bonnes pratiques dans le domaine minier ». Il relève aussi que Katumba est un « *master of the envelopperie* », de la mise en circulation d'enveloppes d'argent, aspect « typique » d'un « mode de gouvernance » qui sévit, continue à sévir, sous la Troisième République (pp. 318-322).

Arrêtons-nous un peu plus longuement sur un cas particulièrement déconcertant, celui du professeur Wamba dia Wamba (voir le chapitre 14 : *The Rebel Professor*).

Stearns le rencontre en 2007 dans la périphérie de Kinshasa. Celui qui fut à sa création président du RCD et puis qui prit la tête d'une rébellion dissidente paraît alors s'être retiré de la politique. Ses conditions de vie modestes tendent à confirmer les témoignages que l'auteur recueille sur l'absence d'enrichissement personnel de la part de Wamba, chef rebelle.

Stearns relève tout ce qui dans le curriculum de ce dernier incite à lui faire crédit sur les plans intellectuel et moral. Il souligne sa constante opposition à la dictature de Mobutu et son engagement dans le mouvement des droits civiques lors de son long séjour américain ; il le dépeint en grand lecteur d'ouvrages philosophiques ; il rappelle sa carrière universitaire à la Claremont University de Californie, et puis à l'Université de Dar es-Salaam. Il précise qu'en Tanzanie Wamba a été distingué et parfois pris pour conseiller par Nyerere, et qu'il a appris à se défier de Laurent Désiré Kabila alors encore dans sa période d'exil.

La trajectoire de Wamba illustre particulièrement bien aux yeux de Stearns ce qu'il appelle « l'état tragique du leadership congolais » : « même, écrit-il, quand un homme doté des plus indéniables mérites sur les plans politique et éthique (*with pristine political and ethical credentials*) essaie de promouvoir

⁶ « *Papy could kill up to a hundred of these dissidents -sometimes old women and young children- a day, usually using a rope to crush their windpipes and strangle them* » (p. 10).

le changement, les résultats sont pauvres » (p. 201). La suite de son analyse montre qu'il s'exprime ici euphémiquement.

C'est grâce à ses liens avec Nyerere et à la suite d'une suggestion impérative de Kagame que Wamba aurait été coopté, fin 1996, à la tête du RCD. Stearns, comme divers auteurs, observe combien, d'une part, la direction du mouvement rebelle était hétéroclite (constituait, lui dira Wamba, « *a strange bunch* », « une drôle de bande »), combien, d'autre part, ce mouvement informel était sous l'étroite dépendance du pouvoir rwandais. Le nationaliste Wamba dia Wamba, note-t-il alors, ne pouvait pas ne pas avoir conscience de cette dépendance (p. 206). Mais il cherche à rendre compréhensible l'engagement initial du professeur. En ce mois d'août 1998, le renversement de Laurent Désiré Kabila pouvait sembler à portée de main. Par ailleurs, Wamba expliquera que le génocide rwandais fut son « chemin de Damas », l'a convaincu de sortir de la retraite académique et de s'engager dans l'action politique (p. 207). Sa « plus grave faute » aurait alors été « d'être resté aussi longtemps dans la rébellion en dépit de ses aveuglantes faiblesses » (p. 212).

En fait, Wamba dia Wamba s'est assez rapidement « rebellé » contre la rébellion siégeant à Goma, mais ce fut pour en créer une nouvelle, celle du RCD-Kisangani/Mouvement de libération, qui allait d'emblée présenter les mêmes « aveuglantes faiblesses » que l'originelle. Je ne peux rappeler les avatars de cette seconde rébellion, ses violents conflits internes, l'isolement progressif de Wamba, et son obstination à se proclamer le seul leader rebelle légitime, même quand, abandonné de tous, il sera contraint à un nouvel exil en Tanzanie (de Villers 2001). Je m'en tiendrai à ce que Stearns, pour illustrer ses interrogations, met en lumière concernant le comportement de Wamba.

Il constate qu'en créant le RCD-Kisangani, Wamba ne s'est débarrassé de la tutelle rwandaise que pour se mettre sous une autre dépendance étrangère, celle de l'Ouganda. Il évoque les écrits solennels et creux, décalés, auxquels se consacre Wamba dans une ville de Kisangani livrée à des affrontements entre armées rwandaise et ougandaise, quand il aurait dû se préoccuper de chercher à faire face à une situation dramatique, provoquant les souffrances de la population et qui était, pour lui-même, menaçante. Il cite un chercheur de Human Rights Watch évoquant un Wamba dia Wamba entouré d'enfants-soldats, qui se proclame l'avocat du droit des enfants (p. 213). Et il rappelle l'affaire de l'étrange contrat qu'il signe en juillet 1999. Son partenaire est un certain Van Arthur Brink (*alias* Allen Ziegler) qui se présente comme ambassadeur du Dominion de Melchisedek. Cette entité « est un ordre spirituel créé par un illuminé, qui met en vente des licences bancaires au

nom de cet État virtuel⁷ ». Le contrat confie à Brink et à une compagnie fantomatique, l'African Union Reserve System, la tâche de créer une banque centrale et une nouvelle monnaie en vue du développement du Congo. La compagnie sera financée par l'or et les diamants congolais, et versera 35 % de ses profits au Trésor congolais (c'est-à-dire à Wamba dia Wamba, président du RCD-Kisangani). Une avance substantielle doit être faite immédiatement (Stearns cite le chiffre de 16 millions de dollars ; selon une autre source, il s'agirait « seulement » de 3 millions) (p. 213, voir aussi pour ce contrat : de Villers 2001 : 79-82). Inutile sans doute de préciser que ce contrat ne fut qu'un mirage, masquant on ne sait trop quelles combinaisons, qui, peut-être ?, échappèrent à Wamba.

Stearns conclut son chapitre consacré au « *rebel professor* » en écrivant : « Il a été victime de son propre idéalisme, perdant prise sur le réel (*reduced to irrelevance*) » (p. 216). Ses « théories » se seraient « heurtées aux brutales réalités politiques congolaises » (p. 213).

Impuissance et mésaventures de l'« idéalisme », peut-être, mais Stearns aurait pu faire intervenir aussi une attitude assez répandue dans les élites intellectuelles congolaises : un auto-aveuglement provoqué par l'ambition et par la surestimation du poids que peuvent avoir sur le cours de l'histoire des qualités et vertus que l'on possède ou que l'on s'attribue.

Comment Stearns répond-il à son interrogation lancinante : expliquer pourquoi Wamba dia Wamba, et « beaucoup d'autres » (il cite Che Guevara et Tshisekedi) qui avaient comme lui de « grands idéaux », ont finalement « conclu un pacte avec le diable » (« *made the same deal with the devil as Wamba* ») (p. 207) ? Il formule ainsi sa réponse : « L'absence de politiciens responsables n'est pas due à quelque anomalie génétique dans l'ADN congolais, à un « gène de la vertu » qui ferait défaut, ou même à quelque chose qui aurait à voir avec la culture congolaise. Mais le phénomène s'enracine profondément dans l'histoire politique du pays. » Il évoque alors l'héritage de la traite des esclaves et de la colonisation qui a provoqué la « dissolution sociale et politique du pays » (p. 215), un héritage continuant à marquer un « système politique qui récompense les comportements impitoyables et marginalise les leaders scrupuleux » (p. 331).

Je reviens plus loin sur la question du système politique, et m'arrête seulement un moment ici sur celle de l'héritage colonial. On pourrait discuter, non pour lui nier toute pertinence, mais pour en définir et cerner la portée, la

⁷ *La Lettre de l'océan Indien* (4/9/1999). Stearns reprend cette citation (p. 213), sans guillemets et sans en indiquer la source. Notons à ce propos que dans d'autres passages aussi les indications de source paraissent insuffisantes. Il arrive par ailleurs à l'auteur de commettre des erreurs dans ses références bibliographiques : ainsi, pour n'en relever qu'une assez lourde, il attribue à Erik Kennes et Jean Omasombo l'*Essai biographique sur Laurent Désiré Kabila*, alors que cet ouvrage est l'œuvre du premier en collaboration avec Munkana N'Ge.

thèse de la continuité entre la colonie et la postcolonie. Ce qui me paraît le plus contestable, c'est d'aborder cette question en écartant toute dimension culturelle. Stearns me semble céder au travers consistant à confondre dans le même opprobre les démarches s'inspirant d'un culturalisme essentialiste (qui font aujourd'hui avec raison l'objet d'un rejet presque unanime) et celles consistant à inscrire le rôle des facteurs culturels dans une approche complexe, soulignant les changements culturels et la diversité culturelle au sein de chaque société, liés en particulier à son histoire sociopolitique et à ses évolutions économiques.

Le legs de la colonisation, ce n'est pas seulement la forme d'un pouvoir politique qui entretient une relation de commandement avec la société en usant d'une violence physique et symbolique, mais ce sont en même temps des changements culturels dérivant de la « situation coloniale », de la « mise en rapport de civilisations hétérogènes » (Balandier 1963 : 34-35), de la confrontation entre une forme importée et imposée de la modernité occidentale et des langages et logiques de comportement endogènes. Avec Abdelmalek Sayad, Pierre Bourdieu, dans sa période algérienne, a cherché à montrer comment les colonisés réagissaient à cette situation de confrontation entre des orientations culturelles hétérogènes, d'une part par la production de « sabirs culturels » (les formes « ambiguës » de Balandier), d'autre part par le recours au « dédoublement », cette « issue par laquelle (le colonisé) échappait aux contradictions d'une existence double » (Bourdieu et Sayad 1964 : 69).

Il ne s'agit certes pas de suggérer que la face « Mr Hyde » des acteurs décrits par Stearns serait la manifestation de la persistance d'une culture ancestrale, mais de soutenir qu'on ne peut rendre compte du dédoublement des personnalités mis en lumière dans l'ouvrage qu'en faisant intervenir (en même temps que l'empreinte de l'État, du *Bula Matari*⁸ colonial – Young 1994 : 24) les effets d'une forme de « schizophrénie culturelle » produite par la colonisation qu'a évoquée l'historien Jan Vansina.

Analysant dans la longue durée l'histoire de l'Afrique équatoriale, celui-ci écrit à propos de l'impact de l'intervention coloniale : « Les peuples de la forêt tropicale commencèrent à douter de leur propre héritage, puis se mirent à adopter des morceaux de l'héritage étranger. Mais ils se cramponnèrent à leurs langues et à la plus grande partie de l'ancien contenu cognitif dont elles étaient le véhicule. Ainsi, ils devinrent des schizophrènes culturels, s'efforçant d'atteindre une nouvelle synthèse qui ne pouvait être obtenue aussi longtemps que la liberté d'action leur était refusée » (Vansina 1991 : 318-319).

⁸ Le « briseur de pierres », surnom qui fut donné à Henry Morton Stanley.

Il faudrait, bien sûr, chercher à montrer comment ce traumatisme a marqué les évolutions de la postcolonie, comment en particulier il contribue à expliquer les formes sous lesquelles s'y est manifesté un despotisme politique.

3. L'ouvrage de Stearns et l'histoire politique du temps présent au Congo

Dans la partie critique du compte rendu que je citais plus haut, Harry Verhoeven relève chez Stearns une absence « de réflexions en profondeur de caractère universitaire (*academic*) sur les causes et les aliments de la violence ». Et il met en regard de son ouvrage les « œuvres savantes maîtresses » (*scholarly masterpieces*) de Gérard Prunier (2009) et de Filip Reyntjens (2009).

Cette critique repose en partie sur un malentendu. Si les trois ouvrages ont en commun de traiter de la « grande guerre africaine » (déclenchée en 1996, renouée en 1998) qui a eu pour champ le Congo, celui de Stearns le fait selon un angle de vue particulier en fonction duquel il doit être apprécié.

Prunier et Reyntjens écrivent des livres d'histoire. Ils décrivent et analysent ce que Paul Veyne appelle des « intrigues », ces conjonctions de buts, de causes et de hasards qui font les événements de l'histoire et dont le dénouement en constitue l'enjeu (Veyne 1996). Sans les articuler au sein d'une théorie, ils s'emploient à mettre en lumière et conjuguer les facteurs explicatifs des différents aspects et dimensions des conflits armés au Congo.

Répondant aux reproches de Verhoeven portant sur les faiblesses de sa réflexion théorique, Stearns souligne qu'il avait avant tout pour objectif de combattre des approches « réductionnistes », celles qui, en mettant l'accent sur un grand facteur causal, « fournissent des solutions trop simples à des problèmes complexes⁹ ». On trouve effectivement dans la littérature sur le Congo et les guerres africaines des schèmes d'explication réducteurs reposant sur un concept considéré comme central (l'« avidité » des acteurs, la « criminalisation » des États, la question des frontières et de la souveraineté...), mais cette démarche n'est absolument pas celle des deux auteurs que Verhoeven lui oppose. Ceux-ci reconnaissent en effet la nécessité de combiner différents types d'explication, et ne craignent pas de pratiquer un certain éclectisme conceptuel.

La différence est dans la nature de l'approche.

Stearns ne fait pas de l'histoire, du moins pas la même histoire que celle qu'écrivent Prunier et Reyntjens (et que j'ai aussi pratiquée dans des ouvrages

⁹ Voir son site *Congo Siassa*, 16/8/2011.

sur les transitions congolaises) ; il écrit un livre de sociologie historique axé sur une question : comment se manifestent – et aussi comment peut-on les comprendre – les écarts et contradictions entre, d’une part, la civilité et l’amabilité dont témoignent les acteurs qu’il rencontre, la foi religieuse dont souvent ils se réclament, la formation intellectuelle et l’intelligence dont ils peuvent faire preuve, les discours qu’ils tiennent, et, d’autre part, leurs comportements dans l’action politique ou militaire, ainsi que dans le rapport à l’argent et aux biens publics ?

Un autre reproche que lui adresse Verhoeven, celui de ne faire que survoler, sinon d’omettre, des phases historiques et de grands événements¹⁰, n’a dès lors qu’une pertinence limitée. Stearns s’intéresse avant tout aux acteurs : il privilégie des faits et événements qui illustrent le mieux l’« énigme » qu’il s’emploie à définir et à résoudre.

D’autre part, il cherche avant tout à « comprendre ». Il écrit qu’il s’est donné pour objectif de « comprendre le conflit (congolais) dans ses propres termes » (p. 328).

Le problème est alors, à mes yeux, l’insuffisance des éléments de compréhension (d’explication compréhensive) qu’il donne à ses lecteurs. Tout se passe comme si, influencé sans qu’il le veuille par les positions qu’il occupe ou a occupées, dans la sphère de la coopération internationale et du plaidoyer (*advocacy*) pour les sociétés en crise, il avait cherché à formuler un diagnostic ciblant un facteur crucial afin d’orienter la réflexion et l’action. S’il dit avoir voulu rompre avec les approches « simplistes », ce sont celles qui reposent sur des préjugés européocentristes (l’Afrique « cœur des ténèbres »...) qu’il vise seulement (pp. 327-328). Son propre diagnostic est lui-même simple et sommairement développé. En vue de faire comprendre les « raisons politiques et les motivations » des acteurs (p. 4), il fait appel, je l’ai dit, à la nature d’un système de pouvoir étatique ayant hérité de la colonisation l’autoritarisme, la brutalité et l’arbitraire. Il part de la théorie de Hobbes pour définir le caractère de l’État congolais. Hobbes, rappelle-t-il, écrivant dans la grande ombre portée par la guerre de Trente Ans, voyait dans l’« état de nature » de l’humanité une « guerre de tous contre tous », et appelait à l’intervention d’un « État-Léviathan » qui, jouissant du monopole de la violence, apporterait la paix civile. Il observe alors qu’au Congo l’État, « faible et défaillant » (p. 329), n’est pas le « monstre » éclairé et protecteur du philosophe anglais, mais le lieu d’un pouvoir brutal et destructeur. Cependant, dans sa caractérisation de l’État congolais, il conserve, me semble-t-il, de sa

¹⁰ De fait, par exemple, traitant de la gestion du pouvoir par Kabila père, il ne dira pas un mot de l’expérience pourtant fort significative des Comités de pouvoir populaire ; son évocation des présidences de Joseph Kabila est particulièrement sommaire ; il critique sévèrement, mais sans avoir analysé concrètement ses interventions, la communauté internationale, etc.

lecture de Hobbes, ainsi que de sa référence à l'État colonial, l'idée d'un pouvoir politique qui s'impose à la société plutôt qu'il n'émane d'elle¹¹. Il ne développe ni même n'amorce une analyse montrant comment l'État-Zaïre, l'État de Mobutu, dont il met en lumière l'empreinte persistante, est issu non pas directement de la colonisation, mais du processus congolais de décolonisation et d'émancipation, et comment cet État est lié à la société par les réseaux du clientélisme et les mécanismes de ce que Jean-François Bayart a appelé l'« assimilation réciproque des élites » (1989).

J'ai observé plus haut combien le refus de prendre en considération la dimension culturelle des processus historiques me semblait tronquer l'analyse de l'héritage de la colonisation, et empêcher Stearns de rendre réellement compte des phénomènes de « dédoublement » sur lesquels il s'interroge. Je dirai pour finir que cette omission du culturel se manifeste aussi dans la manière dont il traite l'ethnicité. Verhoeven encore observe qu'il fait de l'ethnicité « une sorte de résidu » de l'analyse sociohistorique, doté d'une faible consistance. Certes, Stearns reconnaît qu'il s'agit d'un « facteur fondamental » dans une tragédie comme celle du génocide rwandais, mais c'est pour appeler immédiatement à « gratter (*to scratch*) derrière cette surface » en vue de mettre en lumière les véritables causes des conflits (p. 31). Il ne s'arrête pas sur les sources proprement ethniques, c'est-à-dire culturelles, de ceux-ci.

Analysant la conflictualité en Afrique centrale, René Lemarchand (2009) a entrepris de montrer par quels processus historiques, à partir d'une « ethnicité morale » (John Lonsdale) ne constituant pas en elle-même un « mal » social, s'y est affirmé un « tribalisme politique » engendrant des phénomènes d'« exclusion » qui à leur tour ont produit un cycle d'insurrections et de répressions.

*

J'ai ouvert des perspectives critiques qui paraîtront sévères sur la dimension conceptuelle de l'ouvrage de Stearns. Cependant, il reste pour moi un des livres les plus intéressants et stimulants que j'aie lus sur les conflits congolais, parce qu'il témoigne d'une vraie confrontation et interrogation, intellectuelles et personnelles (lucides et affectives), avec une société en crise, à la trajectoire historique *a priori* fort étrangère à celle qui a nourri les expériences et la vision du monde de l'auteur.

¹¹ Chez Hobbes, l'autorité de l'État se légitime par un contrat social originel : les citoyens isolés, impuissants, livrés à leur mutuelle violence, s'en remettent à l'autorité d'un « souverain ».

Bibliographie

Balandier, G. 1963. *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*. Paris : PUF.

Bayart, J.-F. 1989. *L'État en Afrique. La politique du ventre*. Paris : Fayard.

Bourdieu, P. & Sayad, A. 1964. *Le Déracinement. La crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie*. Paris : Éditions de Minuit.

de Villers, G. & Willame, J.-C. 1998. *République démocratique du Congo. Chronique politique d'un entre-deux-guerres. Octobre 1996-Juillet 1998*. Tervuren-Paris : Institut africain/CEDAF-L'Harmattan (coll. « Cahiers africains 35-36 »).

de Villers, G., en collaboration avec Omasombo, J. & Kennes, E. 2001. *République démocratique du Congo. Guerre et politique. Les trente derniers mois de L. D. Kabila (août 1998-janvier 2001)*. Tervuren-Paris : Institut africain/CEDAF-L'Harmattan (coll. « Cahiers africains 47-48 »).

Joris, L. 2002. *Danse du léopard*. Arles : Actes Sud (traduit du néerlandais).

Lemarchand, R. 2009. *The Dynamics of Violence in Central Africa*. Philadelphie : University of Pennsylvania Press.

Prunier, G. 2009. *From Genocide to Continental War. The 'Congolese' Conflict and the Crisis of Contemporary Africa*. Londres : Hurst Publishers Ltd.

Reyntjens, F. 2009. *The Great African War. Congo and Regional Politics, 1996-2006*. Cambridge : Cambridge University Press.

Stearns, J. K. 2011. *Dancing in the Glory of Monsters. The Collapse of the Congo and the Great War of Africa*. New York : Public Affairs.

Umutesi, B. 2000. *Fuir ou mourir au Zaïre*. Paris : L'Harmattan.

Vansina, J. 1991. *Sur les sentiers du passé en forêt. Les cheminements de la tradition politique ancienne de l'Afrique équatoriale*. Louvain-la-Neuve-Mbandaka (Zaïre) : Centre d'histoire de l'Afrique-Centre Æquatoria (coll. « Enquêtes et documents d'histoire africaine 9 ») (traduit de l'anglais).

Veyne, P. 1996. *Comment on écrit l'histoire*. Paris : Éditions du Seuil.

Young, C. 1994. *The African Colonial State in Comparative Perspective*. New Haven-Londres : Yale University Press.